



Compte rendu de la 70<sup>e</sup> séance

### Enquêter auprès des « domestiques »

25 mars 2024

Nonna Mayer ouvre la séance, rappelant qu'il existe plus de 76 millions de travailleurs domestiques dans le monde, des travailleuses plutôt puisque 76% sont des femmes. Une population invisible, mal connue, dont cette séance propose d'éclairer la condition et les formes complexes d'exploitation qu'elle subit. Alizée Delpierre, sociologue du travail (UVSQ/CNRS), a consacré sa thèse et plusieurs livres aux domestiques, plus particulièrement celles et ceux qui travaillent chez les « ultra-riches »<sup>1</sup>. Elle raconte comment elle a mené son enquête, en immersion dans ce milieu, et les difficultés rencontrées. Marie Buscatto, sociologue du travail, du genre et des arts et spécialiste des questions de méthode, discute la démarche ethnographique mise en œuvre, ses avantages et ses limites<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Elle a notamment publié *Servir les riches. Les domestiques chez les grandes fortunes* (La Découverte, 2022) et *Domesticités* (La Découverte, 2023).

<sup>2</sup> Elle a notamment publié *La fabrique de l'ethnologue. Dans les rouages du travail organisé* (Ocarès éditions, 2010) et *Sociologies du genre* (A. Colin, 2019 [2014]).

## **Alizée Delpierre**

Contrairement à ce que je fais habituellement, je vais axer ma présentation sur les questions d'ethnographie, un peu à bâtons rompus. Je dirai les avantages que j'ai trouvés à faire ce terrain, les difficultés qui ont été les miennes, les limites aussi de cette enquête et les choses que je regrette ou que je trouve peut-être moins bien faites que d'autres. Donc évidemment, je suis très preneuse de vos critiques, de vos avis, de vos expériences, pour que nous ayons un véritable échange sur ce type d'ethnographie.

Comme l'a dit Nonna, l'Organisation internationale du travail estime entre 75 et 100 millions le nombre de travailleuses domestiques, chiffre en fait largement sous-estimé puisqu'une partie de ces travailleuses domestiques travaille au noir. Donc statistiquement, les dénombrer pose déjà un problème. Néanmoins, c'est un chiffre important et un secteur d'emploi majeur. En France, entre 4% et 5% des emplois sont des emplois du travail domestique. Cela a varié selon les décennies, mais cela reste quand même un très gros secteur d'emploi. Il s'agit essentiellement de travail à temps partiel. Les femmes de ménage, les aides à domicile, les gardes d'enfants, toutes ces personnes, je les mets sous ce grand terme de domestiques, des personnes qui font le travail domestique des autres chez eux, chez leur employeur. Ce lieu de travail est un peu spécifique quand on veut l'ethnographier, cela a été un des des défis que nous avons eu à relever.

Ma recherche ne porte pas sur toutes les formes de domesticité, mais sur une forme de domesticité socialement sélective en France, la domesticité à temps plein, faite par du personnel de maison qui travaille au quotidien chez des multimillionnaires. Il y a des personnes qui ne sont pas multimillionnaires et qui ont une bonne à tout faire à leur service, cela existe. Mais j'ai vraiment décidé d'axer mon travail sur les ultra-riches et sur leur personnel de maison, parce qu'en même temps qu'une ethnographie des domestiques, je faisais aussi une ethnographie des milieux de la richesse, de la grande bourgeoisie notamment, de l'aristocratie et des nouveaux riches. Donc c'est une double ethnographie auprès de ces deux populations qui se côtoient dans l'intimité du domicile.

Et ce qui était mon point de départ, ce qui a forgé l'un de mes intérêts pour ce sujet, c'était de me demander comment est-ce que deux milieux sociaux que tout oppose, par le capital économique avant tout, le patrimoine, mais aussi par le statut professionnel, par la race aussi souvent, peuvent se côtoyer au quotidien ? Dans un univers - le domicile - qui n'est pas pensé comme un lieu de travail du point de vue juridique, qui dans les représentations est un univers dans lequel se déroulent des relations de type familial, intimes, qui seraient opposées aux relations professionnelles de travail qu'on aurait dans d'autres univers. La sociologie économique, bien sûr, a largement déconstruit cette vision et montré que les relations intrafamiliales sont aussi des transactions économiques mais dans les représentations, elle demeure distincte. Donc, c'était un enjeu pour moi, à la fois théorique et empirique, d'aller enquêter et de comprendre comment une telle relation était possible.

J'ai articulé ma présentation en quatre points, cinq même, je ne sais pas si j'aurai le temps de tout faire, mais ce n'est pas grave, je poursuivrai dans la discussion.

Dans un premier temps, avant de parler de l'ethnographie, je voudrais parler, c'est important, des enjeux de la quantification quand on travaille sur ce sujet-là. Au tout début de ma recherche, comme sans doute pas mal de sociologues, on a envie d'avoir une idée de la représentativité de notre terrain, qui ça concerne, combien de gens, etc. Cela a été difficile de pouvoir circonscrire ce terrain. Différents types d'enquêtes renseignent sur les secteurs professionnels en France : l'enquête Emploi, l'enquête Conditions de travail et risques psychosociaux, les données du recensement, ça fait quand même des grandes enquêtes permettant de circonscrire ces travailleuses. On a, à l'échelle internationale, les enquêtes de l'OIT qui, elles-mêmes, agrègent des données statistiques nationales pour produire leurs chiffres. Du coup, ceux-ci sont assez inégaux selon les États, certains produisent plus de données quantitatives que d'autres sur leurs travailleurs. Il y a également la DARES, l'institut statistique du ministère du Travail, qui produit énormément de données, quasi-annuelles, sur le secteur des services à la personne, c'est comme ça qu'on appelle le secteur de la domesticité en France. Rapports très intéressants parce que ciblés sur qui sont aujourd'hui les employeurs, qui sont les travailleuses domestiques en France, etc. Donc, j'avais quand même ces données-là et l'envie de renseigner non seulement cette catégorie de travailleuses, mais aussi celle de leurs employeurs.

C'était difficile. Une des pistes était celle des enquêtes patrimoines, pour saisir statistiquement qui sont les ultra-riches et savoir ce qu'ils font. Je l'ai fait avec l'aide d'une collègue, Camille Herlin-Giret, qui a beaucoup travaillé sur les mondes de la richesse, sur les ultra-riches, et notamment sur leurs gestionnaires de fortune. Elle a fait beaucoup de traitements statistiques sur ces enquêtes, elle est allée voir les fichiers URSSAF, etc. Je lui ai demandé s'il y avait une question qui permettrait de voir si les gens dépensent en services domestiques. Elle m'a trouvé cette question « Dépensez-vous régulièrement pour des personnes qui s'occupent du ménage, du jardin ou offrent d'autres services domestiques ? », et on a regardé un petit peu toutes les deux. A cette question, les modalités de réponses étaient « oui » ou « non », donc, un peu limité, je ne pouvais pas savoir si les gens qui avaient répondu oui avaient des femmes de ménage deux heures par semaine ou plus, avaient des gouvernantes toute la journée, avaient plusieurs domestiques, il n'y avait rien là-dessus. Néanmoins, on avait pu observer avec Camille, que 80% des personnes qui déclaraient plus de 5 millions de patrimoine en France en 2014 répondaient « oui ». Ce qui nous dit quand même quelque chose de cette capacité que confère le capital économique à déléguer les tâches domestiques.

Par ailleurs, les autres enquêtes dont je vous ai parlées, comme celles de la Dares, montraient bien que le recours à des services domestiques du type ménage, garde d'enfants, etc., est assez socialement situé, malgré les aides de l'État qui permettent de « démocratiser » une partie de ces services. En agrégeant toutes ces enquêtes, notamment les enquêtes Conditions de travail, il ressort que les travailleurs des secteurs des services à la personne sont massivement des femmes, qui travaillent à temps partiel, qui ont des difficultés à obtenir des contrats à temps plein et qui ne gagnent pas bien leur vie - entre 700 et 800 euros par mois. Mais c'est un profil statistique complètement différent de ce que j'observais moi sur le terrain, où d'emblée j'ai été confrontée à des personnes qui travaillaient à temps plein et qui avaient des salaires nettement supérieurs à ces statistiques.

J'ai compris au fil de mon terrain ethnographique, car l'ethnographie peut aussi nous servir à comprendre les statistiques, que cette invisibilité statistique était en partie liée au fait qu'une partie de ces domestiques étaient déclarées à temps partiel lorsqu'elles étaient déclarées.

Par ailleurs, je me suis beaucoup intéressée à la question des rapports des ultra-riches au droit, notamment au droit du travail. Un des résultats de ma recherche montrait que beaucoup de ces millionnaires savent très bien non seulement manier le droit, mais aussi gérer leur fortune. Economiser l'argent, cela passe aussi par le fait de réduire le coût de la main-d'œuvre. Certains contrats de domestiques sont, en fait, de faux contrats. J'ai rencontré des grands PDG qui déclaraient leurs domestiques comme salariées de leur entreprise, secrétaires ou cadres. Donc, statistiquement, ces domestiques ne sont pas du tout comptabilisés dans les chiffres de la domesticité.

L'ethnographie nous sert aussi à comprendre pourquoi les statistiques nous disent une certaine réalité, mais pas toute la réalité du monde social. Elle n'est pas du tout une technique d'enquête par défaut. Elle s'est révélée pour moi, sur ce type de terrain, d'autant plus importante que c'était un terrain en partie invisible statistiquement.

Ethnographie est un terme un peu large. Mon travail peut être découpé en plusieurs phases et en plusieurs types de démarches et de récoltes de matériaux. D'abord, j'ai vraiment très largement utilisé la technique de l'entretien. Des entretiens souvent longs, parfois très longs, à la fois avec des domestiques et avec leurs employeurs. Je tenais vraiment à avoir ce double regard parce que ce qui m'intéressait, c'était d'avoir une approche de type relationnel et de renseigner les rapports de travail. Mine de rien, c'est quand même assez rare, pour des raisons matérielles, temporelles, etc., qu'on puisse, en sociologue, enquêter sur les deux facettes d'une relation, quelle qu'elle soit.

M'intéressaient aussi les filières de ce marché du travail. Une partie de mon enquête a été réalisée auprès d'agences de recrutement de domestiques de luxe, qui sont pour beaucoup situées sur la Côte d'Azur et à Paris, pour comprendre cette question de l'appariement sur le marché du travail. Est-ce un marché du travail différent, réservé à une élite, ou est-ce un marché du travail imbriqué plus largement dans le marché du travail de la domesticité dans son ensemble ?

Une grosse partie de mon ethnographie, pour le coup, a consisté à aller enquêter dans des écoles de majordome, des écoles de Butler, dans quatre d'entre elles : une en France, une en Chine, une aux Pays-Bas et une en Afrique du Sud, où je suis allée pendant plusieurs semaines enquêter au sein de formations qui vous apprennent à

être domestique chez les riches.

Un des enjeux de ce marché du travail est son internationalisation, parce qu'il s'agit d'élites internationales, de gens qui circulent énormément, avec ou sans leur domestique, pour des raisons de travail, de vacances, de loisirs, et donc elles demandent du personnel de maison qui, potentiellement, peut circuler et aller travailler tantôt en France, tantôt aux États-Unis ou dans d'autres lieux où se concentre la richesse. Ces grandes écoles, ces *Butler Academies*, comme elles s'appellent, prétendent former les domestiques, des plus riches de ce monde, de l'élite cosmopolite mondiale, je voyais ça comme une espèce de nouveau marché un peu florissant.

Et puis ce qui était aussi en question, c'était la socialisation du corps des domestiques, à ce service qui est à l'intersection entre un ethos servile et un ethos bourgeois. Les domestiques doivent montrer qu'ils ne sont pas des très riches, qu'ils sont là avant tout pour servir, qu'ils ne sont que des domestiques et donc adopter des manières d'être et de faire de l'ordre de la discrétion. Lorsqu'ils déambulent, ils ne doivent pas prendre la parole sans y être autorisés, parfois ne pas regarder les employeurs dans les yeux, etc. Et en même temps, ils évoluent dans des univers bourgeois où leur manière de parler doit être convenable, jugée convenable en tout cas, leur manière de s'habiller ne doit pas être provoquante, etc. Donc leur corps se doit d'obéir à cette double injonction. En cela, l'enquête dans les *Butler Academies* était très intéressante pour étudier si les élèves avaient plus ou moins de difficultés à se convertir à ce double corps du domestique en fonction de leurs caractéristiques sociales. J'en ai étudié deux. Ce n'est pas dans mon livre, cette partie sur les *Butler Academies*, mais dans deux articles<sup>3</sup>.

L'ethnographie dont je vais vous parler maintenant, c'est celle des entretiens, justement, avec des domestiques. Le défi était d'aller enquêter auprès de domestiques et de leurs employeurs.

D'emblée, dès le début de mon terrain, je me suis dit que je n'allais pas enquêter sur

---

<sup>3</sup> Alizée Delpierre, « Faire comme l'aristocratie ? Le placement des majordomes chez les nouvelles fortunes », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 230(5), 2019, pp. 92-107 et « Blanchir » la domesticité. La reproduction des hiérarchies de race, de classe et de sexe dans la production d'un personnel de luxe en Afrique du Sud », *Politique africaine*, 154(2), 2019, pp.95-119.

les domestiques des employeurs que j'allais rencontrer ni sur les employeurs des domestiques que j'allais rencontrer, je me sentais incapable de faire ça pour des raisons éthiques. Je craignais d'être prise dans un jeu de conflits d'intérêts et de pouvoirs, à me retrouver une journée à parler dans le salon d'une employeuse et le lendemain à parler dans ce même salon avec sa domestique, éventuellement sous la supervision de l'employeuse. Pour moi, c'était éthiquement non souhaitable, même si c'était peut-être possible. Parce que parfois, j'ai rencontré des employeurs qui m'ont dit « Oh, mais vous pouvez rencontrer ma domestique. On pourrait se mettre tous là ». Je l'ai fait par moments. Et justement, cela m'a montré les limites de cet arrangement, et l'intérêt qu'il y avait à séparer ces populations. Donc, j'ai rencontré d'une part un groupe de domestiques et d'autre part un groupe de patrons, mais qui parfois évoluaient aussi dans les mêmes quartiers. Et donc, ils pouvaient se connaître. Je n'ai pas du tout fait une sociologie de la rumeur mais évoluer dans ces deux groupes m'a permis d'apprendre des choses de cet entre soi.

Pour les domestiques, une de mes entrées a été mon réseau familial, je ne sais pas si on peut dire comme ça, ma famille en tout cas. On doit un peu se dévoiler je pense, quand on dit comment on a fait l'ethnographie. Personnellement, j'ai appris quand j'ai commencé cette recherche qu'une des amies de ma mère avait été gouvernante dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement. Chose que je ne savais pas même si mes parents ont beaucoup d'amis qui sont dans les services domestiques, femmes de ménage, issues de l'immigration portugaise, première génération, dont les époux, sont dans le bâtiment. Ils sont entourés de personnes qui travaillent dans ces métiers-là. Et puis, en fait, en discutant, une fois, prenant un café chez mes parents avec cette femme-là, elle me dit, oui, moi, j'ai travaillé chez les riches. Et donc, je suis rentrée par elle dans la filière migratoire portugaise, celle des Portugaises qui travaillent dans la domesticité.

Les Portugaises ont commencé à travailler dans la domesticité, notamment dans les années 1960-70, période de la vague d'immigration portugaise. En fait l'origine des domestiques suit celle des personnes qui migrent en France pour des raisons de travail. Dans les années 1960-70, il s'agissait de Portugais, d'Italiens, d'Espagnols. Ensuite, dans les années 1980-90, de personnes originaires du Maghreb, puis d'Afrique subsaharienne, des Philippines et d'Asie du Sud-Est. Je l'ai observé sur mon terrain, ces différentes filières migratoires se côtoient. Ces travailleuses se côtoient

dans l'univers professionnel, mais en même temps, évoluent vraiment en communautés.

Donc, j'ai commencé par aller voir des Portugaises, des Espagnoles qui, elles-mêmes m'ont fait rencontrer des travailleuses domestiques originaires d'Amérique latine. Puis, pour capter encore plus de travailleuses domestiques originaires d'Amérique latine, je suis allée à Paris, dans une église qui fait la messe en espagnol, assister à la messe en espagnol, où elles étaient là le dimanche matin, assises sur des bancs.

Ça fait partie du travail d'ethnologue de repérer ces petits lieux de rencontre, ce n'est pas si facile, parce que les domestiques travaillent dans les maisons, en fait.

Il s'agit des églises, des marchés, des écoles. Je les ai aussi accompagnées dans tous ces lieux. Et au fur et à mesure, on parlait un peu de moi dans le quartier et j'ai pu accéder à des nounous originaires de Côte d'Ivoire, ces femmes issues d'Afrique de l'Ouest ou d'Afrique subsaharienne qui gardent les enfants, et circuler dans ces réseaux-là.

J'ai eu d'autres entrées aussi, par mes réseaux, je dirais, étudiantins. J'ai fait l'École normale supérieure, côtoyant donc de la bourgeoisie culturelle, mais aussi de la bourgeoisie économique et culturelle, dont certains amis d'amis avaient grandi dans des milieux où ils ont eu un ou deux ou trois domestiques à leur service. Du coup, j'ai repris contact avec ces personnes en leur disant « Mais c'est trop bien, je travaille là-dessus ». Et ces personnes-là m'avaient elles-mêmes donné alors des contacts de personnes qui ont des domestiques et des contacts de domestiques aussi qui, auparavant, travaillaient chez elles, mais qui, aujourd'hui, ne travaillent plus pour elles, etc., etc. Voilà, j'ai ouvert ce terrain comme ça.

Du côté des employeurs, maintenant, une de mes entrées, ça a été d'aller voir la directrice du Bottin-Mondain. Je ne sais pas si vous connaissez le Bottin mondain. C'est un répertoire, les pages jaunes des gens bien-nés. Je n'y figurais pas, je n'y figure toujours pas !

Je suis allée voir la directrice du Bottin mondain parce que j'avais sollicité Monique Pinçon-Charlot en lui disant « Voilà, je vais commencer un terrain sur les ultra-riches. Est-ce que vous avez des conseils à me donner ? Elle m'avait reçue chez elle, on avait discuté tout un après-midi de ses enquêtes. Elle m'avait conseillé d'aller voir cette



femme qui a été vraiment un point d'entrée très important pour son terrain auprès de la grande bourgeoisie. Elle m'avait dit « vas-y, nous, on n'est plus trop amis avec elle en raison des récentes publications qu'on a faites. Mais bon, je suis optimiste toi, tu es jeune, tu es doctorante ».

C'est important, le fait d'être jeune, en thèse ça aide, on ne fait pas peur. J'y suis allée. Et ça a marché.

Elle m'a ouvert les portes du Jockey Club, qui est en fait un cercle mondain, un des plus élitistes qu'il soit en France, puisqu'il ne compte que 1 200 personnes, que des hommes, qui se revendiquent de l'aristocratie pur-sang. C'est ainsi qu'ils se définissent eux-mêmes, c'est-à-dire que pour entrer au Jockey Club, vous devez prouver que vous êtes issus de l'aristocratie depuis plusieurs générations, depuis l'histoire de l'humanité, en fait. Elle m'a donné quelques contacts de personnes, au Jockey Club.

La difficulté dans l'entre-soi, c'est d'y entrer. Une fois qu'on y est entré, si on parvient à rester correct aux yeux de nos enquêtés, on peut très vite y circuler. Ce contact m'a permis d'avoir très vite un grand nombre d'entretiens auprès de l'aristocratie et auprès aussi de personnes qu'on appelle plus largement des nouveaux riches, c'est-à-dire qui n'ont pas hérité de leur capital économique mais l'ont acquis, pour les gens que j'ai rencontrés, essentiellement par des revenus du travail, parce que, l'aristocratie et la nouvelle bourgeoisie n'évoluent pas dans des univers complètement séparés.

Ils font des alliances. Tout au long de l'histoire, ils ont fait des alliances et c'est toujours le cas aujourd'hui. Ils vivent dans les mêmes quartiers. Ils mettent leurs enfants dans les mêmes écoles. Très vite, j'ai eu affaire aussi à des gens qui n'étaient pas issus de l'aristocratie mais plutôt de la nouvelle bourgeoisie ; je n'étais pas partie avec l'idée de fractionner mon groupe d'enquête de classes supérieures entre nouveaux riches et anciens riches mais mon terrain m'y a poussée.

Ensuite, j'ai fait de l'observation participante parce que l'une des conditions pour réaliser des entretiens avec les domestiques, c'était de les suivre dans leur travail, dans leur quotidien. Ils, travaillent énormément et ont très peu de temps de pause. Donc, quand ces personnes me conviaient à un entretien, j'étais en même temps sur leur lieu de travail, on m'invitait dans les chambres des domestiques ou dans les salons

de leurs employeurs. Je ne pouvais pas leur prendre 4 heures de leur temps. Donc, une des conditions de mon enquête, c'était aussi de les suivre dans leur travail, parfois de les aider un petit peu, ce qui pour elles c'était une offense. J'avais l'impression que j'étais leur invitée, que j'avais un statut supérieur à d'elles. Certaines domestiques savaient ce qu'était un chercheur, elles m'ont prise comme... pas une journaliste, parce que, justement, elles ne voulaient pas que je sois journaliste et que leurs propos soient divulgués dans un média, dans le public, mais elles me prenaient pour soit une étudiante, soit, justement, la personne qui écrit des livres ou des articles. Parfois, lorsque l'une me disait disant « non, non, non, ne lave pas le sol avec moi, on continue à discuter et tu prends tes notes », j'avais l'impression d'être mise à la place de leur employeur.

Il y a eu des scènes, aussi, que je décris un peu dans mon livre, mais surtout dans ma thèse, où à l'heure de déjeuner, la domestique ou la cuisinière, parce qu'elle faisait le repas pour les autres domestiques, me faisait à manger. Là, je me disais, je suis incluse dans le collectif de domestiques mais c'était aussi malaisant parce que je me faisais aussi servir. C'était une situation un petit peu déroutante avec laquelle il fallait composer. Il y avait donc de l'observation participante lors des entretiens.

De la même façon avec les employeurs, parce que j'ai été invitée à quelques dîners. J'ai appris à quel point les dîners étaient structurés, dans la grande bourgeoisie, avec des rôles répartis entre les gens autour de la table. J'étais l'intellectuelle de service, en fait, à ce dîner, je l'ai très vite su et ça m'allait très bien ; je pouvais faire de l'ethnographie. J'en profitais pour, souvent, demander aux personnes qui mangeaient à ma droite et à ma gauche si elles avaient du personnel de maison.

Souvent, c'était le cas. Et donc, je poursuivais mon enquête. Plus largement, cela permettait une observation des sociabilités mondaines et des domestiques qui, dans ces moments-là, nous servaient et me servaient à table. C'était, encore une fois, se mettre dans la peau de quelqu'un qui est servi.

L'autre aspect de cette ethnographie, c'est que je me suis fait recruter comme domestique, plus précisément comme *babysitter*, garde d'enfants et aide-cuisinière. C'était ce que disaient les annonces auxquelles j'ai répondu pour deux familles. Là, je ferai une précision qui n'apparaît pas trop dans le livre parce que je n'avais pas le

temps de rentrer dans tous les détails comme on le fait là. Avant de commencer ma thèse, quand j'étais en licence de sociologie, j'avais été *babysitter* dans un quartier très chic de Paris où je gardais des enfants presque tous les soirs, je faisais les sorties d'école, etc. J'avais, à cette occasion, découvert que la famille pour laquelle je travaillais avait d'autres domestiques qui travaillaient à temps plein. J'étais en deuxième ou troisième année de sociologie et j'avais pris des notes sur cet univers, tout en ne sachant pas quoi en faire. J'avais déjà pris un peu la casquette d'une ethnographe pour renseigner ce que j'observais de ces relations de travail, de mon rôle en tant que *babysitter*, etc. J'avais accompagné cette famille pendant trois mois en Chine, l'été, dans une de leurs résidences secondaires. J'avais été immergée dans une villa où travaillaient une dizaine d'autres domestiques chinois. J'étais la jeune fille au pair blanche qui était là pour faire leurs devoirs aux enfants, pour qu'ils n'oublient pas leur français à force de parler mandarin. Je notais tout ce qu'il se passait, je travaillais énormément, j'écrivais tous les soirs, et une partie de la nuit. Pour ma thèse, j'ai repris ces carnets que j'avais gardés, j'ai revisité mes propres notes de terrain, avec un regard quand même un peu plus aguerri, sociologique. La réanalyse de ces matériaux m'a fait penser qu'il serait intéressant de refaire cette expérience, pour enquêter sur les relations professionnelles entre les domestiques.

Les ultra-riches que j'ai rencontrés ont plusieurs domestiques et il existe une hiérarchie entre eux, qui va de la femme de ménage au majordome, à la gouvernante, en passant par la *nanny*, la cuisinière, la lingère, le jardinier, le chauffeur. Et ce collectif de travail, cette hiérarchie, je n'arrivais pas à la saisir totalement en finesse sans adopter une démarche assez classique de sociologie du travail, sans être moi-même dans ce collectif de travail.

Evidemment, je n'ai pas l'illusion de croire que j'ai tout saisi en étant dans le collectif de travail mais c'était autre chose que ce que j'avais pu recueillir en entretien, où la relation sociale observée était davantage une relation entre les domestiques et leurs patrons. Je me suis fait embaucher en répondant à une petite annonce sur un site réservé, un peu l'équivalent au site du Bon coin. À l'époque, il fallait y être coopté par deux, trois personnes. Venant de l'ENS et faisant ma thèse à Sciences Po, je n'avais pas eu trop de difficultés à trouver des personnes qui étaient sur ce site et donc qui m'avaient cooptée. L'univers dans lequel on fait sa thèse ou on a fait ses études compte pour l'accès à certains terrains. Notamment parce qu'on est aussi entouré de

collègues qui ne sont pas si éloignés du milieu sur lequel on enquête.

J'avais répondu aux annonces d'une famille qui, pour leurs enfants, recherchait une nounou pour faire la sortie d'école. Il était écrit : « Garde d'enfants, aide cuisinière ». J'adore cuisiner, je me disais « c'est trop bien, je vais faire la cuisine, je ne vais pas seulement garder les enfants ». En fait je voulais être dans une famille qui avait plusieurs domestiques. Donc, quand j'ai pris contact avec eux, je leur ai demandé si j'allais être la seule à travailler. Ils m'avaient dit qu'il y avait plusieurs personnes, tout en restant très flous.

J'ai eu un entretien d'embauche, mon profil les intéressait. Lors de l'entretien, j'ai vu circuler d'autres domestiques. J'étais l'étudiante, qui avait fait les grandes écoles, qui pourrait suivre les devoirs des enfants et, le soir, donner un petit coup de main à la cuisinière qui, pour des raisons de santé, devait parfois s'absenter.

Donc, j'y suis allée presque tous les soirs, en fonction de mon agenda. J'allais récupérer ces enfants à l'école, je les gardais le mercredi. Très vite, j'avais remarqué que rien qu'à ma petite place de personne embauchée à temps partiel, comme *babysitter*, on m'en demandait toujours plus. C'est l'un des résultats structurants de ma recherche. Si les domestiques que j'ai rencontrés sont bien payés, parfois très bien payés (ils peuvent gagner de 500 à 7 000 euros), c'est au prix d'un dévouement quasiment total au travail.

De la manière dont on m'avait mise au travail, j'avais déjà pu l'observer. On m'a très vite demandé de garder les enfants le mercredi, puis si le samedi, je ne pouvais pas accompagner l'autre nounou pour aller au parc avec les enfants, que de cette façon, les enfants seraient contents parce que j'étais « un peu comme leur grande sœur ».

Comme j'étais jeune, j'étais toujours rapportée à la figure un peu enfantine de la grande sœur, ce qui était un avantage aussi pour le terrain, parce qu'ils voyaient un intérêt à ma présence par rapport à leur autre *nanny* plus âgée, qui était là pour un peu gérer aussi le linge des enfants, etc. On m'en demandait toujours plus. Il a fallu un jour que j'arrête le terrain, parce qu'il faut un jour finir sa thèse ! Et cela a été très difficile de mettre fin à cette relation de travail, parce que je me sentais terriblement... En fait, on se sent très vite, c'est ce que les domestiques que j'ai rencontrés me disent, indispensable. D'une certaine manière, et c'est un autre résultat de ma recherche, les domestiques sont indispensables à la reproduction des riches. Sans domestique, les

très riches ne pourraient pas conserver leur statut, parce qu'ils devraient passer plus de temps à nettoyer leurs immenses appartements ou leurs villas, à accompagner leurs enfants à l'école, à venir les chercher, à les accompagner à leurs sorties scolaires. Ils devraient faire la cuisine, s'occuper du linge.

Ils n'auraient pas le temps de travailler autant et d'entretenir toutes ces sociabilités mondaines qui occupent leurs soirées en semaine, leurs week-ends, etc. Les domestiques sont donc à la base de la reproduction sociale de ces classes fortunées et donc de la reproduction de la richesse. C'est une des idées que j'avance dans ma recherche. Les domestiques en sont intimement convaincus. Ils ne savent pas que si l'un d'entre eux part, les employeurs peuvent le remplacer malgré tout assez aisément. Lorsqu'on est domestique, on ne voit pas cette dimension-là, on a l'impression qu'on va mettre dans l'embarras ces employeurs qui ne cessent de nous répéter qu'on est indispensable, que si on s'en va du jour au lendemain, ça va être horrible parce que qui va amener l'enfant le lendemain à l'équitation ?

Je me suis fait prendre là-dedans, émotionnellement, même si j'avais tous ces entretiens de domestiques qui l'objectivaient. Je me disais, mince, comment je vais faire, comment vont-ils faire ? Même s'il y a un préavis avant de quitter son emploi. Ce qui n'était pas mon cas parce que je travaillais au noir, je pouvais très bien dire : je pars demain. Mais ça a documenté ce malaise que j'ai eu et que peuvent aussi avoir les domestiques lorsqu'ils quittent leur poste,.

Mes employeurs savaient qui j'étais... Lorsque j'ai commencé ce terrain, je n'ai pas enquêté à couvert, j'ai dit que j'étais doctorante, que je faisais une thèse sur la domesticité et que je m'intéressais au personnel de maison. Je me suis dit, ils ne vont jamais vouloir me prendre mais à ma grande surprise, et c'est là où on voit que ça nous fait un peu redescendre sur terre : tout le monde se moque, de ce qu'on fait, de qui on est, ça n'avait pas une grande importance quand je leur ai dit que je faisais une étude de sociologie.

Ce qu'ils ont retenu, c'est « doctorat », « étudiante », qui veut gagner un peu d'argent. Très souvent, quand je croisais mon employeuse, elle me disait : « Alizée, ça serait bien qu'un week-end, on prenne le temps que vous nous parliez de votre thèse » mais elle ne me l'a jamais proposé. En revanche, quand je me suis mise à écrire la thèse, j'ai repris contact avec cette famille en leur disant bonjour, n'oubliez pas, j'étais quand

même venue chez vous pour enquêter. Je leur ai dit, un peu noir sur blanc, j'ai observé des choses, sur vous, votre famille, les domestiques qui travaillent chez vous. Et j'aimerais bien m'en servir pour alimenter mon travail de thèse. Du coup, on s'est revus et j'ai parlé tout un après-midi avec mon employeuse, son mari, qui est venu un peu à la fin de l'entretien, et deux ou trois domestiques que j'avais déjà prévenus et de qui j'avais l'accord.

En fait, nous avons parlé de ce qu'on pouvait dire du terrain, cela donne des éléments sur la manière dont les ultra-riches se perçoivent comme classe, dont ils perçoivent leur importance dans la société. Elle souhaitait ne pas être identifiée par ses amis, par ses voisins. Je ne lui ai pas dit à l'époque, que personne, sans doute, ne lirait ma thèse. Donc, nous en sommes venues à des détails, les descriptions que je devais faire des domiciles. Il fallait que je sois très précautionneuse, que je transforme le canapé bleu en canapé rose, ou que je ne parle pas du canapé, etc.

Il y a faire de l'ethnographie et écrire l'ethnographie. Je vois trois types d'écriture. L'écriture dans le cadre d'articles académiques, qui ont un fond à la fois ethnographique et théorique. L'écriture d'une thèse, où on peut un peu s'épancher sur l'ethnographie. J'ai fait une thèse un peu trop longue, parce que, j'avais un peu envie de pouvoir tout écrire. Et l'écriture d'un livre grand public.

Les précautions que j'ai prises pour la thèse ont été redoublées pour un livre grand public. Ma thèse n'est pas en accès libre. Je la donne quand on la demande mais il y a des choses que je n'ai pas très bien anonymisées et que j'ai dû mieux anonymiser pour faire le livre.

Pour terminer, je veux restituer l'ethnographie, ses enjeux, les précautions à prendre, ses limites. Enquêter par entretien, par ethnographie, aller soi-même se faire embaucher, enquêter sur les deux parties de la relation de travail ainsi que sur les agences, essayer de faire sans cesse, comme le dit Fabien Truong, le cheval à bascule entre plusieurs univers sociaux<sup>4</sup>, j'ai pu le faire parce qu'à chaque fois, j'ai essayé de mettre en avant ce que je percevais comme des atouts, pour enquêter

---

<sup>4</sup> Fabien Truong, *Apses Info*, 63, octobre 2016, <https://www.fabientruong.com/wp-content/uploads/entretien-avec-fabien-truong.pdf>

envers une telle population.

Par rapport aux domestiques, j'ai mis en avant, non pas mes origines populaires, parce que je suis pas issue d'un milieu populaire, plutôt de la classe moyenne, ma mère est infirmière, mon père est kiné. Toute ma vie cependant, j'ai fréquenté des gens de classe populaire, de classe moyenne et un peu de classe supérieure, y compris dans les établissements scolaires où j'ai étudié, ce qui m'a appris à circuler entre des gens d'univers sociaux très différents et à adopter assez facilement, comme le disent mes amis parisiens, un « langage de banlieusarde » et d'en jouer. Mais aux yeux des domestiques, j'étais une femme, une femme blanche face à des domestiques qui étaient pour la plupart non blancs (sauf les majordomes, les plus haut placés, parce que la hiérarchie raciale se reproduit dans la hiérarchie professionnelle). Donc, je n'étais pas complètement comme eux mais j'ai essayé quand même de surjouer la carte de quelqu'un vivant avec un entourage dont certains membres sont femmes de ménage, ouvriers, etc.

Auprès de la bourgeoisie en revanche, j'ai surjoué la carte diplôme. Je vais raconter une petite anecdote pour montrer à quel point quand on veut enquêter dans l'univers des très riches, le fait d'être passée par des grandes écoles m'a donné accès à ce terrain.

J'avais donc un entretien avec un couple d'aristocrates, lui était membre du Jockey Club, dans l'ouest de la France, il m'avait invité dans son château. Donc, j'étais allée un week-end lui rendre visite dans ce château, pour faire l'entretien prévu. Il s'avère que la famille de mon conjoint n'habitait pas très loin de ce lieu. Donc, nous avons dormi chez ses parents et le lendemain matin, nous avons pris la voiture de ses parents pour nous rendre au rendez-vous, au fin fond de la campagne. Je m'y suis donc rendue avec mon conjoint. En arrivant dans la grande allée du château, dans la grande cour, j'ai dit à mon conjoint, tu te gares au fond de la cour et j'y vais. Tu m'attends. Il avait prévu des bouquins pour cela.

J'ai traversé la cour, le monsieur était là à m'attendre et il me souhaite bienvenue. Il commence à me parler, puis il me dit, mais qui est dans la voiture ? Je n'ai pas osé la blague, « c'est mon chauffeur ». Je lui dit qu'il s'agit de mon conjoint. La première chose qu'il m'a alors demandé, c'est s'il était normalien. Je ne suis pas originale, j'ai rencontré mon conjoint, comme beaucoup de gens, sur mon lieu d'études, il était

normalien. Je le lui dis et il me dit : mais qu'il entre, qu'il entre ! C'était amusant et en même temps très déstabilisant, parce que mon conjoint, est chercheur en géographie, donc, lorsqu'il en a informé le monsieur, nous avons fait le tour du château pendant une heure et demie, parce que le châtelain avait plein de cartes géographiques, très anciennes. Cela renseigne sur une forme d'hospitalité que les aristocrates revendiquent et qui est une clé pour accéder à leur univers. Comme le disent les Pinçon-Charlot, il est difficile d'accéder à ces milieux, mais pas tant que l'on pourrait croire car il existe une volonté de l'aristocratie de montrer qu'elle est utile aux autres. D'ailleurs, très souvent, les aristocrates faisaient le parallèle, ils me disaient en entretien : oui, les domestiques nous servent mais nous aussi, en tant qu'aristocrates, les servir est important. Pour eux toutefois, il ne s'agit pas de servir du café, c'est servir la France au sens où on a du patrimoine, on l'entretient pour la France, on est utile aux petites chercheuses qui font leurs petites thèses, etc.

C'est un terrain, enfin, je dois le dire, qui est très coûteux, ça fait partie aussi des limites et des conditions de faisabilité de ce type de terrain. Coûteux matériellement, parce qu'il faut payer des billets de train. Je suis allée enquêter à l'étranger dans des Butler Academies, j'ai fait quelques entretiens auprès d'ultra-riches qui vivaient entre Paris, le Luxembourg, Londres, etc.

J'ai fait ma thèse dans un labo bien doté de Sciences Po, où j'avais la chance de pouvoir aussi demander qu'on me rembourse quelques billets de train, mais pour la plupart des déplacements, y compris pour une grosse partie des billets d'avion et des hébergements à l'étranger, j'ai pris sur mon salaire de doctorante.

C'est coûteux en cadeaux, parce que quand j'ai été invitée à des événements, j'apportais des chocolats ou des fleurs avant de comprendre qu'en fait, on n'apportait pas de cadeau quand on était invitée à un dîner, ça ne se fait pas. Mais au début, je me ruinais pour cela, j'allais dans des super chocolateries près du parc Monceau. Ensuite, le cadeau de remerciement pour l'invitation à dîner que l'on l'envoie après est encore plus cher. J'ai consacré, en fait, à une période de ma vie presque la totalité de mon salaire à mon ethnographie.

C'est un coût, aussi, je dirais, physique, parce que cela demande de se déplacer, d'être disponible de jour et de nuit. J'ai eu beaucoup d'entretiens la nuit, avec des



domestiques.

J'ai travaillé la nuit avec eux. Quand je suis allée dans des *Butler Academies*, j'étais durant plusieurs semaines immergée dans les formations, je dormais dans les chambres avec les domestiques.

Cela demande une grande disponibilité que j'avais, à l'époque, puisque je n'avais pas d'enfant. Cela interroge sur la manière dont on peut faire des ethnographies. Et cela pose aussi une autre question : doit-on faire cela pour faire une bonne ethnographie ? Je ne pense pas. Enfin, le coût est aussi émotionnel, notamment quand on reçoit des confidences, nombreuses sur ce type de terrain.

J'en arrive aux limites des résultats que j'ai pu avoir avec cette ethnographie. J'ai renseigné des relations de travail, j'ai renseigné des rapports de domination. J'ai voulu sortir du manichéisme de ce rapport de domination en montrant que ce n'était pas de riches exploités face à de pauvres domestiques exploités, que c'était plus complexe. C'est pour cela que dans le livre, j'aborde un peu la question de l'exploitation dorée que je théorise de façon un peu plus solide.

En revanche, tout ce qui était de l'ordre des violences physiques subies sur le terrain de la domesticité, des violences sexuelles, de l'atteinte émotionnelle de ce travail, c'est quelque chose auquel j'ai eu accès. J'ai parlé avec des domestiques dans des entretiens où elles pleuraient, où elles me racontaient qu'il est assez fréquent quand on est domestique de subir des abus sexuels, qu'elles en ont subi y compris de la part du patron de la famille où elles sont, que j'avais croisé le matin à la boulangerie quand je suis venue faire l'entretien, que c'est pour ça qu'à un moment, elles sont parties.

On peut réfléchir à quelle démarche faire, aider à porter plainte par exemple. La majorité des domestiques que j'ai rencontrées ne veulent pas porter plainte parce qu'elles ont peur. J'ai été dans une position où à la fois en tant que citoyenne et en tant que sociologue, j'ai très mal travaillé sur cette question de la violence sexuelle. Sans doute pour plein de raisons, on me le demande d'ailleurs en conférence quand je parle de mon livre, parce que je pense que théoriquement, à l'époque, je n'étais pas armée, je suis venue très tard à lire les travaux des féministes matérialistes ou marxistes qui ont beaucoup pensé cette question-là. Même dans le labo, c'est tardivement que des personnes ont travaillé sur ces questions avec des espaces d'échange que j'ai connus après. Et puis, j'avais peur en venant avec cette question

de biaiser mon terrain, je ne voulais pas d'emblée supposer que les domestiques sont soumises à ce type de violence.

Un troisième point parmi les choses qui m'ont mise mal à l'aise : j'avais des domestiques avec lesquels j'étais en contact sur WhatsApp, sur Messenger, etc., qui parfois me sollicitaient tout le temps, de jour comme de nuit, j'en rêvais, je faisais des cauchemars. Où est la frontière ? Qu'est-ce qu'on fait quand on est dans une ethnographie dans laquelle on est vraiment immergée, pour mettre de la distance sans s'en tenir non plus au rôle très froid de sociologue ? Je ne suis pas comme ça, j'ai aussi dit des choses de moi, de ma vie privée parce que ça servait l'ethnographie à un moment donné, mais après que fait-on de tout ça ? Ce sont des questions auxquelles je ne suis pas certaine d'avoir les réponses.

### **Marie Buscatto**

Merci de m'avoir invitée à parler méthode. J'en ai très peu l'habitude en France où cela intéresse peu, je travaille plus sur ce sujet avec les anglophones. Parler méthode en France, finalement, c'est un peu ce qui vient d'être fait, c'est exposer son terrain, ce n'est pas vraiment ce que je fais avec les questions de méthode et j'étais très heureuse de découvrir ce séminaire. Je pense qu'on a encore beaucoup de travail à faire pour essayer d'apprendre à croiser nos résultats et nos méthodes, à discuter les usages épistémologiques de nos techniques d'enquête.

Je vais parler à partir de 30 ans d'expérience de l'enquête, j'en ai réalisé 14, avec de l'ethnographie, sans ethnographie, mais il y a toujours des entretiens, il y a parfois des questionnaires, parfois des archives. Je travaille en ce moment avec Ionela Roharik, une statisticienne, notamment sur la question des violences sexistes et sexuelles, et cela pose de nombreux enjeux, évidemment, méthodologiques et épistémologiques.

Lire ton livre était fascinant, parce que là, on n'est pas chez les riches, on est chez les ultra-riches, les hyper-riches, les très très riches. Et je trouve dommage que dès le titre de l'ouvrage, on ne le voit pas. « Servir les riches », non, c'est plutôt servir les « ultra-riches ». Tu l'as suggéré dans le sous-titre du livre, « les grandes fortunes ». Je parle

du livre parce que c'est ce que j'ai lu et je me dis que c'est dommage parce que d'emblée, il y a une imprécision. Un mot n'en vaut pas un autre.

Ceci dit, j'ai été très impressionnée par ton travail, par sa grande qualité. Quand on te lit, quand on t'écoute, on est impressionné. Et je pense que je n'ai pas été la seule. Tu as été publiée dans à près toutes les revues qui existent en France, tu es allée dans tous les séminaires, tu as été invitée par tous les médias, tout le monde t'a « adoubée », à juste titre. Le matériau est superbe, on entre vraiment dans la domesticité, de tous les points de vue, on voit la manière dont les très riches se comportent mais aussi celle dont les domestiques se comportent jusque dans leur chambre de bonne, les pleurs compris. Tu reconnectes cela avec tous les travaux que tu as pu trouver, en France, sur la domesticité, quelle qu'elle soit. Cela peut être la domesticité exercée par la personne immigrée qui n'a pas de papier, qui est payée au lance pierre, comme cela peut-être la domesticité chez des riches ou des très riches, Donc c'est un travail magnifique, avec de grandes qualités d'écriture et d'analyse, fondé sur des observations, des entretiens, etc. Tu vas jusqu'à décrire les éléments d'ordre biologique qui peuvent influencer l'enquête, ce qui est très peu fait, par exemple, tu nous dis d'emblée, je suis petite, tu dis ta couleur de peau, que les très riches aiment bien les domestiques « transparents » sur le plan physique... Et tu l'expliques très bien. Personnellement, chaque fois que je vais dans des univers de très riches, je sais que je suis un éléphant dans un magasin de porcelaine. Je sais que je n'aurais pas pu faire ton ethnographie, tout simplement parce que je suis très grande, j'en aurais donc fait une autre. Et tu montres comment ces éléments d'ordre « biologique » jouent aussi dans le recrutement des personnes . Tu avais fait un article très juste là-dessus, sur les nounous noires... Récemment j'ai écouté Glenda Roberts sur son travail sur les domestiques philippines au Japon, on retrouve les mêmes stéréotypes raciaux, celles qui sont perçues comme fiables, celles qui ne le sont pas, celles qui sont perçues comme propres, celles qui ne le sont pas. Donc, une très belle enquête accompagnée d'une très belle analyse.

Je ferai trois commentaires pour susciter un échange. La première chose concerne la confidentialité. Tu dis avoir assuré la confidentialité des propos recueillis. Et les Pinçon-Charlot (dans *Voyage en grande-bourgeoisie. Journal d'enquête*, Paris, PUF, 2005) montrent très bien que de toute manière, si tu veux pouvoir revenir sur le terrain,

tu as intérêt à assurer la confidentialité dans les descriptions que tu fais. Il y a environ 1 000 personnes au Jockey Club, à mon avis, si je suis du Jockey Club, celui avec lequel tu as bu un café et que tu décris dans ton livre, il peut savoir, et les autres membres aussi. Donc, même si tu veux les cacher, tu ne peux pas les cacher. Les domestiques peut-être, mais pas les très riches.

Ils montrent très bien l'enjeu et j'ai beaucoup utilisé leurs travaux car c'est un enjeu très fort dans toutes mes recherches. J'ai eu la chance de commencer en entreprise, et pour faire de l'ethnographie « tranquille », il fallait que je fasse une restitution. Donc j'ai appris très vite que quand je restituais, il fallait qu'on ne reconnaisse personne, du coup dans mes articles scientifiques, on ne reconnaît personne, et jamais personne, jusqu'à aujourd'hui, je croise les doigts, n'a pu utiliser mes travaux pour dire, j'ai repéré une telle, un tel... Même parfois, des gens m'ont dit, « oh c'est facile, j'ai repéré un tel », et quand je dis, « OK, dis-moi ? », la personne se trompe. Il y a tout un art de l'écriture pour finasser, pour protéger la confidentialité. Tu changes la couleur du canapé, tu croises trois portraits pour en construire un, tu dis aller à Pékin, en fait, tu es peut-être allée en Estonie, etc. Il y a plein de manières très simples de faire. Et tu le fais très bien. Je trouve que ce serait une chose éthique très importante à mieux partager avec les collègues, comme tu l'as très bien fait.

Maintenant je voudrais faire deux critiques épistémologiques, parce que de mon point de vue, et vraiment, je pinaille, parce qu'il faut bien pinailler, tu surinterprètes par moments. C'est plus dans ta conceptualisation d'ailleurs, que dans ta restitution des faits. Et à mon avis, c'est parce que, justement, tu n'utilises pas toutes les techniques d'enquête de l'ethnographie. Celles-là, je les ai découvertes en partie en France, mais elles y sont peu mobilisées, même dans l'écriture des articles qu'on me demande d'expertiser encore aujourd'hui. Et pourtant, elles sont très simples et très utiles pour réaliser des recherches de qualité.

Les deux techniques dont je voudrais parler ici, c'est d'une part le comptage, la quantification, . Pas pour initier ton ethnographie, ce que tu as fait au début de ton enquête. Pas pour contextualiser tes résultats non plus, mais plutôt pour analyser et rendre compte du terrain. D'autre part, il s'agit de la saturation.

Je vais donner deux exemples possibles des usages de la quantification. Pour ceux ou celles qui, ici, viennent chercher des choses à lire, vous pouvez lire Julien Gros, qui a fait un très bel article dans *Genèses*<sup>5</sup>, sur compter, quantifier. À quoi ça sert de compter pour étudier, dans son cas, les bûcherons et les critères de recrutement des commissions régulant la profession ? Jean Peneff d'ailleurs l'a fait bien aussi avant lui<sup>6</sup>. Julien Gros a compté des dossiers existants utilisés par cet organisme pour mieux comprendre les critères d'attribution des dossiers selon différents critères sociaux. Pour ma part, je compte systématiquement pour analyser mes observations, mes entretiens, ça fait 30 ans que je compte. J'ai compté les femmes, les hommes, etc. Compter est fondamental quand on veut choisir le bon concept, qu'on veut réaliser la bonne interprétation des données existantes.

Typiquement, dans ton cas, à mon avis, si tu avais compté, peut-être que tu n'aurais pas parlé d'*illusio*. Tu n'en as pas parlé aujourd'hui, mais globalement, tu expliques que si ces domestiques restent dans la domesticité, parce que beaucoup y restent, même si ça passe par le fait de changer régulièrement de patron quand la relation devient trop lourde ou quand les conditions de travail ne sont pas celles souhaitées ou quand la rémunération n'est pas suffisamment à la hauteur. Tu montres qu'ils ont des stratégies pour trouver des chemins dans cet emploi, mais que finalement, beaucoup restent. Selon toi, c'est le fruit d'une *illusio*. Certains et certaines collègues en sociologie des arts usent de la même analyse pour rendre compte des trajectoires d'artiste. Or, dans ces deux cas, cela ne me semble pas suffire d'utiliser le concept d'*illusio* pour rendre compte des raisons pour lesquels les domestiques restent. Pourquoi ?

Page 145 de ton ouvrage tu dis que c'est l'*illusio* de la domesticité qui expliqueraient leur maintien. Mais tu dis aussi qu'ils sont fiers d'être domestiques chez des riches, qu'ils se sentent gratifiés, utiles, qu'ils sont très bien rémunérés, qu'ils se sentent attachés à leurs patrons... Je pense alors plutôt à Daniel Gaxie et à son article sur les rétributions du militantisme qu'au concept d'*illusio* de Bourdieu.

---

<sup>5</sup> Julien Gros, « Quantifier en ethnographe. Sur les enjeux d'une émancipation de la représentativité statistique », *Genèses*, 2016, n°108(3), pp. 129-147.

<sup>6</sup> Jean Peneff, « Mesure et contrôle des observations dans le travail de terrain. L'exemple des professions de service », *Sociétés contemporaines*, 1995, 21, pp. 119-138.

Je me dis que si tu avais déplié les entretiens et les différentes rétributions, plutôt que de rédiger une page ou deux dans lesquelles tu accumules les différentes motivations énoncées, tout en disant qu'il s'agit d'*illusio*, tu aurais enrichi l'analyse. En comptant les domestiques. On ne sait pas combien de gens tu as rencontré dans ces familles, tant sur le mode formel qu'informel, L'*illusio*, le concept de Bourdieu est sympa, il enveloppe tout, mais finalement, c'est aussi ce que disent les patrons quand ils disent que les domestiques ont la vocation du service. Or, derrière la vocation, il y a d'autres raisons... Et si tu avais commencé à compter et à « discriminer » les différentes trajectoires, selon que la personne est portugaise ou africaine, 3<sup>e</sup> génération issues de l'immigration, homme ou femme, etc., tu aurais pu aller beaucoup plus loin dans ton analyse, ce serait fantastique pour nous, sociologues, puisque tu nous montres bien que c'est très genré, c'est très social, c'est très racisé, tu as plein de preuves et pour comprendre le maintien dans l'emploi.

Je te donne un exemple pour montrer qu'on peut le faire sur un matériau très petit et combien l'analyse en est enrichie. J'ai fait une enquête sur la très grande taille, dont je suis quand même un peu représentative ! Je mesure 1,88 m, ma fille 1,82 m, mon compagnon 1,83 m, mon fils 1,98 m. Je décide de faire une enquête sur la très grande taille. Je travaille sur un sujet sur lequel, *a priori*, je connais tout, j'ai le vécu... Pourquoi le faire ? Parce que ma fille de 20 ans me dit « Maman, grâce à toi, j'ai bien vécu ma très grande taille, il faut que tu fasses ça pour les autres ». Donc je fais une enquête sociologique au service des « très grandes », c'est une question qui n'intéresse pas vraiment les sociologues mais qui va intéresser les femmes très grandes. Mon combat, c'est d'ailleurs que TRES soit en lettres capitales sur le titre du livre inscrive, ce que refusait l'éditeur au début<sup>7</sup>. Ce que je n'arrête pas d'expliquer aux grandes c'est : « vous n'êtes pas grandes, vous êtes très grandes ». Comme ta population, ces familles ne sont pas riches, elles sont TRES riches. C'est une première conceptualisation fondée sur des statistiques. Mais surtout, en lien avec la question de la quantification en ethnographie, j'étais persuadée qu'être très grande avait des avantages professionnels. C'est compliqué dans la rue, c'est compliqué pour trouver un compagnon ou une compagne, c'est compliqué dans la vie privée, c'est compliqué pour faire des enfants, et c'est prouvé, les personnes de grande taille ont beaucoup

---

<sup>7</sup> Marie Buscatto, *LA TRES grande taille au féminin. Les ambivalences d'une stature hors norme*, Paris, CNRS, 2022.

plus de chances de rencontrer des difficultés sociales.

Il y a cependant un domaine où je pensais que c'était un avantage : le domaine professionnel. Je suis très grande, je suis impressionnante, donc je suis du côté des « mecs », on va me respecter, je vais avoir au moins cet avantage qui est d'impressionner plus que les autres femmes. Donc, je fais mon enquête, persuadée que c'est ce que je vais trouver. Et les 51 femmes que je rencontre me disent la même chose. Ma fille me dit la même chose, ses copines et ses copains aussi. Et là, quand j'analyse mes 51 entretiens, même si cela peut paraître peu au regard de la population concernée, 2-3% de la population féminine française, je me rends compte, en comptant justement, que ces femmes, comparativement à leurs origines sociales, ne font pas mieux que les femmes « normales » étudiées par l'Insee. Wilfred Rault a bien prouvé, statistiques à l'appui, que les lesbiennes font plutôt mieux que les femmes hétéros<sup>8</sup>. Et bien les femmes très grandes qui ne font pas mieux que les femmes de taille « normale ». C'est en comptant que je l'ai trouvé. Mon intuition, mon expérience, mes entretiens me disaient l'inverse. Je suis très grande depuis plus de 50 ans, donc *a priori* je commence à connaître le terrain ; en outre, le terrain, je le connais du côté du mannequinat, du basket, de la cour d'école, des classes populaires, des classes moyennes, des classes supérieures... Et c'est en comptant que j'ai appris que la très grande taille n'est pas un avantage professionnel. Là, j'ai pu alors comprendre qu'elles sont « des femmes avant tout ». Leur TRES grande taille n'y change rien. Récemment, j'ai été interviewée lors de la matinale de *France Musique* pour parler de mon enquête sur les violences sexistes et sexuelles à l'Opéra<sup>9</sup>. Lorsqu'on demande à l'invitée, Nathalie Stutzmann, une cheffe d'orchestre française d'environ 50 ans de renommée internationale, pourquoi elle ne joue jamais en France, elle répond en riant « je suis française, je suis une femme, c'est assez répandu ! ». Elle joue à Bayreuth, dans les plus grands orchestres aux Etats-Unis... Et même si elle mesure 1,80 m, mais cela ne change rien à sa trajectoire de femme en France. Elle est « une femme avant tout ».

Donc compter vous ferait certainement passer une étape. Vous êtes déjà très haut,

---

<sup>8</sup> Wilfred Rault, « Secteurs d'activités et professions des gays et des lesbiennes en couple : des positions moins genrées », *Population*, 72 (3), 2017, pp. 399-434.

<sup>9</sup> Marie Buscatto, Soline Helbert, Ionela Roharik, « L'opéra, un monde professionnel hanté par les violences de genre », *Les Cahiers de la SQRM*, 22 (1-2), 2021, pp. 49-67.

vosre analyse est très riche mais je pense que cela vous permettrait soit d'abandonner le concept d'*illusio* et de passer à une autre conceptualisation plus appropriée, soit de garder le concept d'*illusio*, mais de le décliner sous différents modes, de manière mieux articulée.

La deuxième remarque, et j'irai très vite parce que finalement, elle est liée à la première, c'est la saturation, je crois beaucoup à la saturation en ethnographie, elle est fondamentale. En ethnographie, ceux qui, de mon point de vue, l'ont parfaitement exprimé, c'est Barney Glaser et Anselm Strauss dans *The Grounded Theory*<sup>10</sup>. Dans votre cas, je pense que vous avez une ethnographie totalement saturée, sursaturée même, et finalement, vous auriez pu prendre quelques vacances, ce n'aurait pas été un problème ! Vous auriez pu être plus reposée et faire une très belle ethnographie pour ce qui est des domestiques et de leur rapport à la domesticité, de leur rapport à l'emploi et de ce qui se passe dans les maisons.

En revanche, sur les patrons, de mon point de vue, vous êtes restée sur les scènes de théâtre. Vous n'avez pas vu les coulisses des patrons. Les coulisses des patrons et des patronnes, c'est un des lieux d'apprentissages des aristocrates et des grands bourgeois, c'est pas devant les domestiques. C'est pour cela que leurs maisons ont autant de pièces, parce que sans celles-ci, il n'y aurait aucun espace privé. Les très riches sont des sportifs de haut niveau. On me donne à vivre leur vie, je paie pour ne pas l'avoir ! Cette femme dont vous parlez et qui dit quand elle organise l'anniversaire de son enfant « Ah, moi je suis dans le contrôle ». Oui, bien sûr, elle est dans la performance, elle ne peut se permettre une erreur, si à la fête d'anniversaire de son enfant, il manque une invitée, un élément ne fonctionne pas, sa réputation est en jeu. C'est comme lorsqu'on parle des grands scientifiques ou des grands artistes, nous parlons de vies consacrées à la réussite. On voit peu cet aspect de leur vie ici, Votre analyse me semble donc incomplète faute du matériau nécessaire, la saturation n'est pas atteinte pour rendre compte de l'organisation des vies des très riches.

Cela m'amène à une autre conceptualisation. Vous dites, à la fin de votre présentation « Ce n'est pas vraiment de l'exploitation ». Et vous parlez d'exploitation « dorée ».

---

<sup>10</sup> Glaser Barney. G., Strauss Anselm L. *The Discovery of Grounded Theory. Strategies for Qualitative Research*. London, Weidenfeld and Nicolson, 1968.



Vous écrivez « dorée » mais cela reste selon vous de l'exploitation. Je suis allée voir dans le dictionnaire, je me suis dit, j'ai dû rater un truc, l'exploitation, cela doit être moins fort que ce que j'entends. Non, non, c'est bien ça, il me semble qu'on abuse du terme ici. Ce que vous décrivez, comme vous le dites aussi, c'est une forme de domination, une « domination rapprochée » au sens de Dominique Memmi<sup>11</sup>. A mon avis, on ne peut pas parler d'exploitation. Là encore, si vous aviez compté et assuré la saturation, peut-être auriez-vous conclu autrement. Oui, il y a des moments de violence sexiste et sexuelle, des moments où on fait travailler les gens sur de longues plages horaires, mais peut-on parler d'exploitation ? Si le mot a du sens c'est plutôt l'usage qu'en fait un article du *New York Times* que je viens de lire sur le travail forcé en Inde dans les sucreries<sup>12</sup> ou Maupassant dans ses romans où il évoque la vie des domestiques.

## **Alizée Delpierre**

Merci beaucoup, Marie, pour cette discussion hyper intéressante.

Sur l'exploitation, je commence par la fin, c'est quelque chose dont je discute plus souvent que pour tes deux autres remarques et sur quoi je continue à travailler parce que je commence un terrain sur l'esclavage moderne et sur l'exploitation au travail. J'ai aussi une ambition théorique de contribuer à toute cette discussion sur ce qu'est l'exploitation, qui est en fait un éternel débat quand on lie les théories un peu classiques de l'exploitation, d'une part, à celles du féminisme, d'autre part. À la fin, on ne sait toujours pas trop ce qu'est l'exploitation mais les concepts sont intéressants à manier. Néanmoins, je soutiens qu'il s'agit d'exploitation. Dans une approche vraiment matérialiste.

Les domestiques que je rencontre, et c'est ce que j'explique dans le livre, sont dans une situation où ils ont très, très, peu de marge de liberté dans la manière dont ils vont utiliser leur capital économique. Ils n'ont pas le temps de l'utiliser. Marx disait lui-même

---

<sup>11</sup> Dominique Memmi, Bruno Cousin et Anne Lambert, « Servir (chez) les autres. Pérennité et mutations de la domination rapprochée », *Actes de la recherche en sciences sociales*, Vol. 5, n° 230, 2019, pp. 108-119.

<sup>12</sup> Megha Rajagopalan, "We spent months with India's sugar cutters. Here's What We Found", *The New York Times*, March 24th, 2024.

que les ouvriers sont exploités aussi parce qu'ils n'ont pas le temps de bénéficier des fruits de leur travail, c'est le cas pour les domestiques. Par ailleurs, nous sommes quand même dans une forme d'emploi où la liberté d'action, y compris corporelle, est très restreinte : ils ne sortent pas de chez le patron, ils dorment chez lui. Ils vivent dans une cage dorée.

Selon moi, cela peut être pensé comme de l'exploitation, il existe des degrés, différentes formes dans l'exploitation mais c'est plus que de la domination. Du fait de cet existence d'un univers où l'on s'épanche, ce qui fait qu'on accepte beaucoup plus de choses, sans doute, que dans un autre univers professionnel. On tisse des relations. Bien sûr, il n'y a pas que dans la domesticité que l'on a des relations émotionnelles avec ses patrons, néanmoins, elles sont exacerbées dans cet univers-là. D'ailleurs, sur le terrain que je commence, l'un des secteurs professionnels où il y a le plus d'exploitation, c'est bien la domesticité.

### **Marie Buscatto**

Est-ce qu'on peut définir cette forme de travail comme une forme d'exploitation ?

### **Alizée Delpierre**

Je pense que oui, parce que, justement, l'exploitation n'est pas toujours le dernier gradient de l'exploitation, on gagnerait peut-être aussi à se demander s'il n'y a pas différentes formes d'exploitation qui sont masquées par tout un tas d'autres rétributions qui nous feraient croire qu'il ne s'agit plus d'exploitation. La question reste ouverte. Exploitation, domination, ce n'est pas la même chose que le concept de *illusio*. Les personnes sont consentantes, elles peuvent partir mais elles ne sont pas dans un rapport asymétrique. Il existe d'autres éléments qui font qu'elles ne partent pas.

### **Marie Buscatto**

Mais qu'est-ce qu'un choix quand il est contraint ? S'ils partent, ils n'ont plus leur logement ? Un point de méthode que je n'ai pas fait et que j'avais noté porte sur

l'enquête auprès de ceux et de celles qui ont quitté l'emploi pour mieux comprendre ceux et celles qui y restent. J'ai dirigé la thèse, que je trouve brillante, de Joël Laillier, sur l'Opéra de Paris<sup>13</sup>. L'Opéra de Paris, institution fermée pour laquelle parler d'*illusio* fonctionne très, très bien. Or, très tôt, je lui ai demandé « mais où sont les gens qui partent ? »

Vous avez parlé d'un domestique qui est parti après un scandale, car il devait porter des couches. Et si vous alliez voir toutes les femmes qui ont été domestiques et qui sont parties, comme celle que vous avez rencontrée grâce à votre mère ? Je vais toujours voir les gens qui disparaissent, qui partent pour mieux comprendre ceux et celles qui restent. Je viens de faire une enquête sur le jazz au Japon, il y a beaucoup de femmes artistes qui n'ont pas d'enfants. Je suis allée chercher toutes les femmes qui avaient des enfants et qui avaient été musiciennes de jazz. Elles avaient toutes arrêté. Donc, effectivement, au Japon, si je suis une femme, soit je choisis le jazz parce que je n'ai pas d'enfants, soit je veux avoir un enfant, et il y a peu de chances que je continue dans le jazz. C'est important me semble-t-il d'aller voir ceux ou celles qui quittent<sup>14</sup>.

### **Alizée Delpierre**

Je connais certaines personnes qui sont parties mais pas en nombre suffisant. Dans le livre, on ne peut pas parler de tout le monde.

Pour répondre précisément à ces questions.

De l'exploitation, même la pire, on peut partir aussi. Donc, pour moi, le départ ne signifie pas que l'on n'a pas été exploité. Lorsque les gens partent, tout d'un coup, on découvre de nouvelles raisons pour lesquelles les gens restent.

On peut donc dire s'il y a bien une *illusio*. Quand on part, c'est que l'arbitrage entre les intérêts à rester et les inconvénients est déséquilibré en faveur des inconvénients. Enfin, on part également lorsqu'on est licencié aussi.

Ces deux traditions théoriques un peu différentes, néanmoins, disent parfois des choses assez similaires. En tant que sociologue, on alimente, en fait, le débat sur la

---

<sup>13</sup> Joël Laillier, *Entrer dans la danse. L'envers du Ballet de l'Opéra de Paris*, Paris, CNRS, 2017.

<sup>14</sup> Marie Buscatto, *Making Jazz in Contemporary Japan. A Passionate Search for Self-expression*, New York: Routledge, 2024.

domination. Pour le coup, j'en ai beaucoup parlé avec Dominique Memmi qui parle de « domination rapprochée ». Quand j'ai parlé d'exploitation, elle m'a dit « Ah oui, oui, c'est vrai que c'est de l'exploitation ».

J'avais fait le choix, théoriquement, à ce moment-là, par rapport à ce que j'observais, de parler d'exploitation, avec cette idée de dire qu'il n'y a pas qu'une forme d'exploitation, qu'une manière d'envisager l'exploitation et que tous les travaux sur le nouvel esprit du capitalisme nous montrent à quel point nous avons des formes sans doute peut-être moins directes et plus diffuses d'exercice de la domination et de l'exploitation.

Sur le comptage, merci, on l'oublie souvent et j'adore l'article de Julien Gros. Je pense qu'en France, on ne dit pas assez qu'il faut compter sur son terrain d'enquête. Je l'ai fait et ça n'apparaît pas dans le livre. Il fallait faire des choix d'écriture, des choix de récits, il ne fallait pas mettre trop de chiffres. J'aurais sans doute pu, au moment de l'écriture, les disséminer, mais je n'ai pas réussi à le faire.

J'étais sans doute allée, à ce moment-là, au bout de ma capacité à écrire un tel livre.

Dans la thèse, j'ai énormément de tableaux, de schémas issus de mes comptages. J'ai réalisé plus de 300 entretiens, à peu près autant d'employeurs que d'employés, avec des répartitions en termes de genre, de nationalité, de durée de la carrière. Des tableaux où, je montre l'ancienneté des domestiques dans la carrière, et du côté des employeurs, l'ancienneté de la richesse, tableaux que je corrèle avec l'ancienneté des domestiques. Je compte mais sans doute pas bien, pas assez, on peut toujours s'améliorer mais c'est une technique que j'ai beaucoup utilisée dans la thèse pour mesurer la saturation...pour avoir cet effet de saturation dont tu parlais Marie.

Alors, sur le concept d'*illusio*... Je suis d'accord. C'est en comptant le nombre de domestiques qui, finalement, faisaient une vraie, une belle carrière et le nombre de ceux pour qui ce n'était pas le cas que je me suis dit, c'est quand même de l'*illusio*. Parce qu'en fait, les gros salaires, la carrière, être propriétaire, pouvoir s'acheter un appart à New York alors qu'on a été majordome pendant 30 ans, dans mon étude, cela concerne 2 ou 3 domestiques sur 100. Malgré tout, certains domestiques ont un bon salaire, où l'*illusio* n'est pas qu'illusion, certains ont des avantages matériels. Je suis

d'accord, c'est la limite de l'usage du concept d'*illusio*.

Certains collègues me disent qu'on ne peut pas parler de l'*illusio*, et d'autres au contraire pensent qu'il s'agit d'*illusio*. Ces domestiques dont je raconte les *success stories* représentent une petite partie des domestiques que j'ai rencontrés, mis à part les gros salaires, qui constituent quand même une variable structurante de ce milieu.

J'avais fait une échelle des cadeaux, j'en avais fait tout un comptage.

Dans l'article publié par la *Socio Economic Review*, je compte un peu plus<sup>15</sup>, parce que les Américains invitent davantage à compter que les Français. Les *reviewers* de la *Socio-economic review* demandent le *breakdown* sur tout, il fallait que je compte tout, ce qui m'a vraiment poussée au bout de mon ethnographie comptabilisée. Parfois, compter renverse complètement une analyse. J'ai pu réaliser une objectivation de tous les cadeaux, parce que les domestiques reçoivent de nombreux cadeaux, j'ai pu les compter, les classer par type de cadeau et par valeur économique. Donc, j'ai utilisé le comptage, comme beaucoup d'anthropologues et d'ethnographes.

### **Marie Buscatto**

En revanche, il y a énormément de choses sur la réflexivité, comment je rentre dans le terrain, et comment j'utilise le fait que je suis jeune, une femme, etc., ce qui est vraiment très important. Je ne peux plus enquêter aujourd'hui comme j'enquêtais il y a 30 ans. J'étais étudiante. Aujourd'hui, je suis une chercheuse de la Sorbonne. Même si je veux avoir l'air d'une doctorante effarouchée, ça ne passe pas et c'est important de le prendre en compte quand on enquête, comme vous l'avez si bien fait.

### **Alizée Delpierre**

Concernant la saturation du terrain auprès des très riches, j'ai réalisé une centaine d'entretiens auprès de ces personnes. C'est vrai que j'ai noué plus de liens avec les domestiques qui font que je suis davantage allée enquêter dans leur milieu que celui des très riches. Leur agenda est chargé et j'ai passé moins de temps avec eux.

Etant une femme, je n'ai pu entrer au Jockey Club. Quand j'ai fait mon terrain en

---

<sup>15</sup> Alizée Delpierre, "The price of 'golden' exploitation: How money flows from the super-rich to domestic workers support inequalities", *Socio-Economic Review*, 2021, pp. 1-28.

Afrique du Sud sur la Butler Academy, j'ai participé à un événement autour d'un match de polo. Du coup, j'avais circulé un peu dans les tribunes VIP, où je me suis fait quelques contacts. J'avais assisté à ce genre d'événements mais je ne parle pas dans le livre. Je ne prétends pas avoir fait une sociologie des grandes fortunes comme les Pinçon-Charlot. Bruno Cousin, avec qui j'ai pas mal discuté, enquête beaucoup sur les coachs qui mettent au travail les très riches, montrant à quel point il est difficile de rester très riche, parce qu'il faut prendre soin de son corps, parce qu'il faut pratiquer un sport, etc.

J'avais l'impression qu'avec ce que j'avais renseigné les rapports des riches à leur personnel, je pouvais dire quelque chose de plus sur l'univers des très riches. Mais l'objectif n'était pas d'enquêter sur leur style de vie mais sur la relation de domesticité et, à travers cette relation, que pouvais-je dire des ultra-riches ?

### **Marie Buscatto**

J'ai déjà eu l'occasion de parler avec quelques sociologues des élites et leur dire que je trouvais qu'ils survalorisaient le brillant, l'attraction qu'exercent les très riches dans les entretiens. Sans aller dans les coulisses, tu ne peux pas « t'imposer aux imposants ». Comme tu ne peux travailler sur les comédiens sans aller dans les coulisses et voir comment ils travaillent leurs rôles, vivent en dehors de la scène. Les très riches, ce qui les caractérise me semble-t-il, c'est à quel point tout est social et tout est jeu. Le dîner, le café, les clubs, le boulot. Dans le cas des super-riches, il n'y a pas de distinction entre privé et professionnel. C'est pour cela aussi qu'ils trouvent peut-être tout à fait normal que les domestiques n'aient pas de vie privée puisque la question ne se pose pas pour eux comme pour nous. C'est pour cela qu'il faut entrer dans les coulisses des très riches pour connaître leurs difficultés.

### **Alizée Delpierre**

La manière dont j'y suis entrée, c'est quand même en étant moi-même recrutée.

## **Marie Buscatto**

Mais recrutée comme domestique, non ?

## **Alizée Delpierre**

Oui, mais enfin, j'ai vu beaucoup de choses de ces très riches.

Mais il est illusoire de penser que parce qu'on pénètre un univers, on a accès à tout ce qui est en coulisses, parce qu'on reste quand même une ethnologue...enfin, une sociologue, on n'aura jamais accès à tout. Les personnes essaient de ne pas montrer leurs faiblesses et leurs fragilités. On le constate même dans leur rapport aux domestiques, dans leur manière de ne pas disputer les domestiques, mais de les prendre à part, j'ai assisté à beaucoup de ces scènes.

## **Marie-Christine Kessler (émérite, CERI-CNRS)**

Je suis juste un petit peu frustrée par votre titre d'ultra-riche Je crains un peu qu'il manque un peu toujours la dimension bourgeoisie vs aristocratie. Il y a beaucoup de gens qui ont beaucoup d'argent mais que vous laissez tout à fait de côté et qui sont peut-être intéressants. Comment vivent-ils ? Qu'est-ce qu'ils donnent ? Je pense aux grands sportifs, aux artistes aussi. Ce n'est pas une critique, c'est une demande pour aller plus loin. C'est comme ça que je te réponds par rapport au titre...

## **Meryl Merran, doctorante au CSO**

J'ai quatre questions. La première, parce que je m'intéresse à la question de la morphologie de l'équipe de travail. La deuxième, parce que tu mentionnes cette différence entre les nouveaux riches et les anciens riches. Quelles conséquences en termes d'attendus par rapport aux domestiques ? Est-ce que la morphologie de l'équipe des domestiques est la même ? Est-ce qu'on a le même nombre de nettoyeurs, de cuisiniers, etc. ? Une question aussi sur le foyer comme lieu de travail, quelles conséquences ?

Une question également pour ceux qui effectuent ce travail à temps plein et qui ont,

on peut supposer, sur ce marché de travail, un certain pouvoir. Quels sont les critères qu'ils recherchent dans le choix de leur famille (employeuse) ? Et que valorisent-ils quand ils ont la possibilité de choisir ?

### **Anna Maria Szilagyi**

Je suis doctorante au CEVIPOF et j'ai une question sur le choix du mot « domestique ». Est-ce que c'est un choix conceptuel, linguistique ? Est-ce que le terme aurait pu être différent si vous ne travailliez pas chez les ultra-riches ? Je pense, par exemple, aux travailleuses domestiques qui revendiquent ce nom de « travailleuse domestique », c'est-à-dire de nommer le fait qu'elles font un travail. Comment avez-vous fait le choix ?

### **Nonna Mayer**

Je me demandais s'il existait des syndicats de domestiques ? Est-ce qu'ils jouent un rôle ou pas du tout ? Deuxième point, est-ce qu'il y a vraiment une différence de genre au niveau de l'exploitation ? Et est-ce que tu utilises le concept d'intersectionnalité ? Le sort d'une femme de couleur et de milieu très populaire est-il pire que celui des autres ? N'y a-t-il pas des différences de culture dans le rapport à la domesticité, dans la culture des domestiques et de leurs employeurs, en Chine, en Afrique du Sud, en France ? Enfin, le fait d'avoir des enfants ne constitue-t-il pas une des raisons pour lesquelles on part, on quitte ce travail ? Il est difficile d'avoir des enfants quand on vit au domicile de son employeur il me semble.

### **Alizée Delpierre**

Merci beaucoup pour vos questions. Je ne suis pas revenue sur le titre. Riche, cela ne veut rien dire, on est d'accord. Bourgeoisie non plus. Donc, j'ai essayé d'être assez précise, en tout cas dans la thèse. Le critère pour moi était que la personne devait être millionnaire, voire multimillionnaire, mais une différence a émergé sur le terrain, celle concernant l'origine du capital : certaines personnes ont hérité de leur capital économique ; ils se disent issus de l'aristocratie, d'autres ont bâti leur fortune. Les premiers sont inscrits au Bottin mondain, ils sont la plupart du temps membres du



Jockey Club, ils ont grandi avec des domestiques, ils ont hérité de la domesticité. Ces personnes, précocement socialisées au rôle d'employeur, m'intéressaient particulièrement. De l'autre côté, il y a ces gens dont vous parlez, qui n'ont pas hérité de leurs parents, qui sont devenus millionnaires parce qu'ils occupent des professions très rémunératrices comme PDG, marchand d'art contemporain, *trader*, chef de clinique privée. Ces personnes ont pu devenir multimillionnaires mais elles ne sont pas considérées comme tels par les aristocrates. J'ai essayé de voir s'il y avait des divergences entre ces deux groupes de personnes,

C'est une distinction que je voulais faire parce qu'on a reproché à la sociologie des élites de ne pas assez stratifier contrairement à ce que fait la sociologie des milieux populaires.

J'ai vraiment fait cela en comptant pour répondre à la remarque de Marie. J'ai évalué leur niveau de fortune. C'était un peu difficile mais je leur avais posé des questions en entretien sur leur patrimoine immobilier. J'avais fait des estimations, qui valent ce qu'elles valent parce que je n'avais pas eu les données de l'URSSAF, à la différence de Camille Herlin-Giret.

Pour terminer sur le titre, c'est l'effet livre. *Servir les riches*, pour La Découverte, c'était plus vendeur, plus simple aussi mais il est vrai que je dois toujours préciser car riche, cela ne veut pas dire grand-chose. D'ailleurs, je dis dans le livre que certains domestiques peuvent être considérés comme des riches qui servent les ultra-riches parce que lorsque l'on gagne 5 000 euros par mois en France, on fait partie des 10% des personnes les plus riches.

Meryl, je réponds à tes questions.

Les formations des majordomes enseignent un certain nombre de savoir-faire aux domestiques, mais rien sur les risques du travail. D'une part, elles ne sont pas reconnues par les employeurs parce que personne ne les connaît. Les gens qui les suivent n'ont pas plus de chances de se placer sur le marché du travail parce qu'il y a un désajustement entre l'offre et la demande. Ils forment les *butlers* à être les *butlers* de Downtown Abbey, en quelque sorte, à être habillés en costumes, en queue de pie, à servir à table, etc. sauf que les élites sud-africaines, elles s'en moquent du *butler* en queue de pie. Elles ne mangent pas à table à midi, elles grignotent. Quelques

majordomes ont réussi néanmoins à se placer à la suite de cette formation avec lesquels j'ai gardé contact. Un an après, ils me disaient : tout ce que j'ai appris en formation, ça ne me sert pas du tout, on m'avait dit : il faut être habillé en costume noir mais on me laisse m'habiller en jean et en polo chez les Américains, parce que les Américains sont cools, etc. En fait, il y a un réel désajustement de ces écoles qui veulent créer un marché de la domesticité et du luxe un peu homogène en considérant que dès lors qu'on a de l'argent, on a les mêmes pratiques, les mêmes styles de vie alors que ce n'est pas le cas.

Entre nouveaux et anciens riches, il y a une vraie différence. Là j'ai compté justement, les nouveaux riches sont plus riches que l'aristocratie. Contrairement aux Pinçon-Charlot qui ont rencontré de nombreux aristocrates désargentés, j'ai vraiment rencontré des aristocrates millionnaires. Mais les plus riches des riches, on les trouve chez les nouveaux riches, c'est chez eux que j'ai trouvé des maisons à 30, 40, voire, cas limite, 75 domestiques à temps plein. Il existe aussi des couples hybrides : aristocrate avec des nouveau riche. Il y a surtout une différence dans la manière dont se fabrique le rapport de domesticité et celle-ci n'est pas tant liée aux différences de richesse qu'au fait d'être habitué à être servi, à se faire servir.

Les aristocrates sont ceux qui sont le plus en infraction par rapport au droit du travail, qui déclarent le moins leurs domestiques, qui disent qu'ils se moquent des conventions collectives, « qu'est-ce qu'on va nous embêter avec ça, alors que nous, on a toujours su faire sans ça » peut-on entendre.

Ceux encore qui ont cette assurance dans la manière dont ils se conduisent avec leurs domestiques, cette manière d'être à l'aise, nus devant leurs domestiques par exemple, jusqu'à leur demander de les laver. Trois de mes enquêtées se font laver par leur bonne parce que leur maman se faisait laver. En revanche, chez les nouveaux riches, j'ai fait aussi des enquêtes sur les femmes de ménage des classes moyennes, il existe des liens très forts entre patron et domestique, parce que les nouveaux riches ont beaucoup plus un comportement de classe moyenne primo-employeuse. Ils s'enrichissent, ils ont 30 ans, ils se mettent en couple, ils emménagent dans un beau quartier, tout le monde autour d'eux a des domestiques, ils se rendent compte que c'est quand même bien utile pour entretenir leur hôtel particulier. Ils se sentent à la fois obligés matériellement et par distinction d'avoir des domestiques mais ils ne savent

pas faire. Ils sont mal à l'aise, ils ne savent pas comment recruter, sur quels critères, donc ils vont demander à leur voisine, ils mettent des petites annonces mais ne savent pas comment les rédiger. Ils ne sont pas à l'aise chez eux et c'est parmi eux qu'il y a le plus fort *turnover*. Personne n'est à l'aise ni eux ni les domestiques. J'ai pu retrouver cela avec mes collègues sur un terrain qu'on a fait sur les employeurs de femmes de ménage. Cette notion d'aisance est ce qui clive le plus.

Sur le foyer comme lieu de travail, il y a des espaces interdits, il y a un marquage du statut, de la domination, pourrait-on dire, dans les espaces. Par exemple, certains domestiques n'ont pas le droit d'utiliser les piscines de leurs employeurs. Il existe aussi des lieux de confidentialité pour les domestiques, les cuisines, les cagibis, leurs chambres.

En ce qui concerne les syndicats, il faut voir les travaux de Caroline Ibos qui a travaillé sur les syndicats des nounous ivoiriennes<sup>16</sup>. Il n'y a pas de syndicat des domestiques. J'ai écrit sur ce sujet avec François-Xavier Devetter<sup>17</sup>.

Nonna Mayer arrête la discussion et remercie chaleureusement les deux intervenantes pour cette séance passionnante, ainsi que toutes les participantes et participants.

---

<sup>16</sup> Caroline Ibos, « Entre la France et la Côte d'Ivoire, la cause des travailleuses du *care*. Pratiques de la mondialisation et résistances ordinaires », *Revue internationale des études du développement*, 242(2), 2022, pp.97-118.

<sup>17</sup> Alizée Delpierre & François-Xavier Devetter, « Un travail sous silence. La mobilisation des travailleuses et travailleurs domestiques est-elle impossible ? », in Vivès C., Matus M. et Lima L. (dir.), *Le travail en luttés. Résistances, conflictualités et actions collectives*, 2022, Toulouse, Octarès.